

# TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	6
PREFACE.....	14
AVANT-PROPOS.....	18
- LA BATAILLE DE BOURMONT (18 et 19 juin 1940) .....	23
- Qui sont les tirailleurs sénégalais ?.....	24
- La 1ère D.I.C. dans la campagne 1939-40 jusqu'à la bataille de Bourmont ...	31
- Bourmont : une bataille de retardement et une bataille pour l'honneur.....	33
- Deux jours de combat intense .....	40
- La bataille à Goncourt .....	47
- La bataille à Harréville-les-Chanteurs.....	48
- La bataille dans le contexte national.....	50
- Un contexte militaire et politique désespéré.....	52
- Des massacres de tirailleurs sénégalais à Bourmont ? .....	53
- Documents annexes.....	60
- Deux figures héroïques de la bataille de Bourmont.....	62
- Les corps des combattants morts.....	64
- La bataille vue du côté allemand.....	67
- LA BATAILLE DE BOURMONT VECUE PAR LES HABITANTS .....	71
- Pourquoi partir ? .....	73
- L'attente angoissée dans les caves et le dénouement.....	76

- Souvenirs de la bataille de Bourmont par des témoins de l'époque.....	78
. Madame Suzanne Thouvenin.....	79
. Madame André Chaput.....	80
. Monsieur Pierre Poulain.....	83
. Mademoiselle Pâquerette Meyer.....	84
. Madame Haudiquert.....	91
. Mademoiselle Marie-Thérèse Soncourt.....	93
. Retranscription du récit de Gisèle Martin, la bataille de Gonaincourt...	98
. Interview de Jeannine Fleurance .....	102
. Extrait du journal de Jacqueline Cardine.....	104
. Journal de Madame de Baudel : juin 1940.....	106
. Le Colonel de Baudel, maire de guerre.....	113
- LA MEMOIRE DE LA BATAILLE DE BOURMONT.....	119
- La mémoire matérielle : les destructions.....	121
- La mémoire symbolique : stèles et monuments.....	125
. Bourmont : la stèle du 14ème R.T.S. dite "Monument des Sénégalais"	125
. Bourmont : le monument cantonal aux morts 1939-45.....	128
. Bourmont : ex-voto de l'église saint-Joseph.....	130
. Graffigny-Chemin : la stèle du 14ème R.T.S.....	132
. Goncourt : la stèle des Sénégalais.....	133
. Harréville-les-Chanteurs : la stèle du 12ème R.T.S.....	134
. Nijon : "l'arbre du Sénégalais".....	136
- La commémoration de 2010 ; le 70ème anniversaire de la bataille.....	140
- CONCLUSION : de la "répression mémorielle" à la "fièvre commémorative".....	145
- BIBLIOGRAPHIE .....	148

# **AVANT - PROPOS**

19 mai 1940, Notre-Dame de Paris. Le Président du Conseil, Paul Reynaud, Edouard Daladier, Georges Mandel et dix ministres, certains non-croyants et francs-maçons assistent à la procession de la Croix, de la couronne du Christ et du buste de saint Louis. Lors de cette cérémonie de prières, les assistants invoquent saint Michel, saint Louis, sainte Geneviève et sainte Jeanne d'Arc six jours après la subite et inattendue percée allemande à Sedan qui signe la plus cuisante défaite de l'armée française.

19 juin 1940, Bourmont 18 heures. Les derniers combattants du 1<sup>er</sup> bataillon du 14<sup>ème</sup> Régiment de Tirailleurs Sénégalais (1/14<sup>o</sup>R.T.S.) sous les ordres du chef de bataillon Voillemain se rendent aux Allemands, les munitions étant totalement épuisées et 179 hommes se trouvant hors de combat (blessés ou tués). Au même moment, à Bordeaux où le gouvernement s'est replié, se constitue une délégation de plénipotentiaires français désignés pour signer l'armistice avec les Allemands au nom du dernier gouvernement de la III<sup>o</sup> République, le gouvernement Pétain.

La bataille de Bourmont des 18 et 19 juin 1940 s'inscrit d'abord dans le contexte militaire et politique des mois de mai et juin 1940 qui bouscula la quiétude de cette paisible bourgade de la haute-vallée de la Meuse : percée surprise des Allemands dans les Ardennes le 13 mai 1940, armée française bousculée, épuisée et démoralisée par les revers et les ordres de repli successifs, population apeurée par les bombardements et les rumeurs de toute nature, fuite de 8 millions de Français et de Belges qui se bousculent sur les routes de l'exode dans un désordre indescriptible, administration en déliquescence.

La bataille dont Bourmont a été le théâtre s'inscrit, ensuite, dans un contexte local, celui des combats de juin 1940 sur la Meuse au sud de Neufchâteau et dans lesquels, outre Bourmont, furent impliquées les communes de Bazoilles-sur-Meuse, Harréville-les-Chanteurs, Goncourt et Gonaincourt où s'illustrèrent d'autres unités coloniales, le 12<sup>ème</sup> R.T.S. et le 3<sup>ème</sup> R.I.C. ou du moins ce qu'il en restait après un mois de combats intenses. Cet aspect a, du reste, été étudié de manière exhaustive par Julien Duvaux dans un article auquel nous renvoyons le lecteur (1)

Aussi, cette brochure ne poursuit d'autre ambition que d'éclairer le déroulement de la bataille de Bourmont-Gonaincourt au sens strict, d'insister sur ses résonances locales et de synthétiser les connaissances et recherches les plus récentes tout en présentant, dans un souci de préservation et de transmission aux générations futures, les documents les plus suggestifs.

(1) Julien DUVAUX, Les troupes coloniales au sud de Neufchâteau en juin 1940, Combats méconnus et destins tragiques, Annales de la Société d'Emulation des Vosges, 2013.

A ce titre, nous sommes redevables aux auteurs des travaux effectués pour le 50<sup>ème</sup> anniversaire de la bataille en 1990, en particulier au colonel Henri Dutailly, ancien délégué militaire départemental de la Haute-Marne, aux personnes qui animaient alors la S.H.A.B., dont son président, Bernard Butté et aux habitants de Bourmont et des villages environnants qui ont livré leur témoignage, tous travaux parus dans une brochure qui a été abondamment mise à contribution en l'enrichissant notablement à l'aide de sources encore inédites. Merci donc à tous ces contributeurs.

Le présent travail rédigé dans le cadre du 80<sup>ème</sup> anniversaire de cette bataille s'articule autour de trois thématiques :

- l'aspect factuel : la bataille de Bourmont proprement dite dans ses développements militaires.
- le « vécu » des habitants de Bourmont à travers les témoignages oraux ou les journaux personnels tenus lors des événements.
- les mémoires matérielles et symboliques de la bataille.

Le parti a été pris, dans un souci de préservation de la mémoire, de publier la quasi-intégralité des documents disponibles sur le sujet et sur celles et ceux qui ont vécu la bataille. Emanant d'acteurs ou de spectateurs de ces journées dramatiques, ils représentent des témoignages de première main dont la fiabilité n'a d'égale que leur suggestivité et permettent, malgré les huit décennies qui nous en séparent, de rendre vivants ces épisodes souvent méconnus mais partie intégrante de « l'histoire du temps présent ».

Seule lacune et aussi seul regret, la carence en documents écrits émanant des soldats coloniaux africains qui ont fourni l'essentiel des effectifs de la bataille de Bourmont, beaucoup étant, en effet, analphabètes. Souvent « oubliés de l'histoire » (la cristallisation des pensions des combattants coloniaux à la suite de la décolonisation en témoigne), leur présence dans les sources écrites est inversement proportionnelle à leur sacrifice pour une nation qui était aussi la leur. Raviver leur souvenir est aussi œuvre de justice.



14<sup>e</sup> R.T.S

COMBATS

DES 18-19-20 JUIN 1940



L'insigne régimentaire du 14<sup>ème</sup> R.T.S. : ancre de la coloniale au signe RTS portant sur la trabe une patte de collet bleu foncé au chiffre 14, avec des feuilles de bananier vertes brochant la tige et une panthère passant vers la gauche.

**LA BATAILLE DE BOURMONT**  
**(18 ET 19 JUIN 1940)**





# QUI SONT LES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS ?

**L**es tirailleurs sénégalais forment des troupes d'infanterie coloniale dont l'origine remonte à Napoléon III qui crée ce corps par décret en 1857. Depuis cette date jusqu'à 1960, les soldats indigènes recrutés dans les colonies d'Afrique sub-saharienne seront les fers de lance de l'expansion coloniale sous la IIIème République et participeront aux deux conflits mondiaux.

De 1914 à 1918, 190 000 Africains originaires d'A.E.F. (Afrique Equatoriale française) et surtout d'A.O.F. (Afrique Occidentale française) seront mobilisés dont 134 000 prendront part à des combats décisifs en métropole (Verdun et la Somme en 1916, le Chemin des Dames en 1917, la bataille de Reims en 1918) mais aussi sur des théâtres d'opérations étrangers (Dardanelles en 1915, front bulgare).

La « force noire » participe ainsi du rayonnement de la France et, son promoteur, avant-guerre, le général Mangin, parfois injustement surnommé « le broyeur de Noirs » loue « *leurs qualités que réclament les longues luttes de la guerre moderne : la rusticité, l'endurance, la ténacité, l'instinct du combat, l'absence de nervosité et une incomparable puissance de choc.* » (Charles MANGIN *La force noire*.1910)

Devenu depuis le premier conflit mondial le « soldat indispensable » (1) en raison surtout de la diminution de la durée du service militaire en métropole qui passe progressivement de 3 ans à 12 mois en 1928, les tirailleurs sénégalais occuperont dans les années 1920, la rive gauche du Rhin mais seront aussi présents en Macédoine et au Proche-Orient dans les territoires issus du démembrement de l'ancien empire ottoman au titre des mandats de la France au Liban et en Syrie.

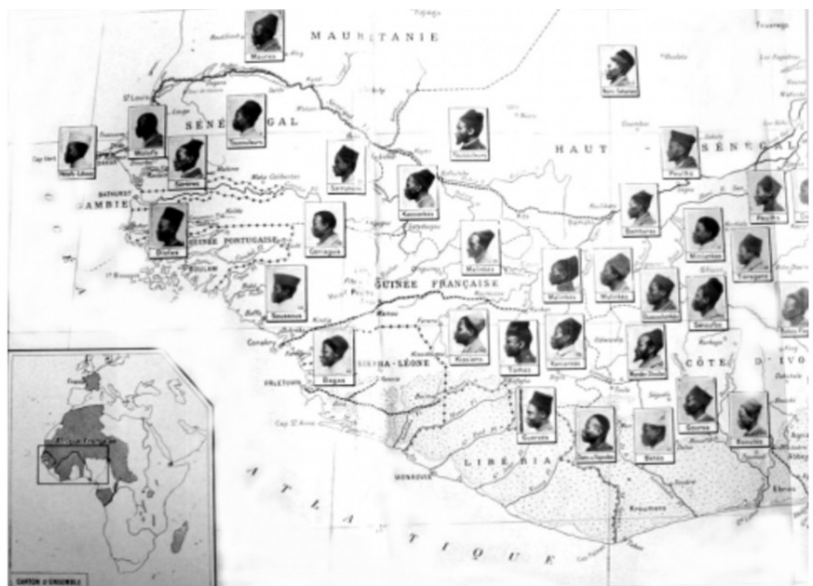
(1) Julien FARGETTAS. Les Tirailleurs sénégalais. Les soldats noirs entre légendes et réalités. 1939-1945. Paris .2012.

Fondé en 1914 sur le volontariat avec des résultats parfois peu convaincants en raison de nombreuses révoltes, le recrutement des tirailleurs sénégalais s'effectue désormais par conscription à la suite d'un décret pris par le gouvernement Clemenceau en 1919 pour l'A.O.F et l'A.E.F.

Le service militaire est de 3 ans et le recrutement repose sur un tirage au sort parmi les jeunes hommes de 19 ans, système qui permet de désigner deux catégories : la 1<sup>ère</sup> catégorie qui effectuera son service militaire et la 2<sup>ème</sup> catégorie, sorte de réserve employée à des travaux publics sur les chantiers coloniaux, en réalité, des travaux forcés, pour le dire de manière compendieuse. Notons, parmi les conscrits, la forte proportion d'exemptions pour raisons médicales (entre 58% et 73% des convoqués) révélant indirectement la médiocrité de l'état sanitaire des populations coloniales.

Géographiquement, l'administration militaire ne cachait pas sa prédilection pour les peuples d'A.O.F. de préférence à ceux de l'A.E.F., ces derniers étant présumés dépourvus des « vertus guerrières » attribuées aux premiers. De la sorte, les tirailleurs sénégalais se recrutent de manière préférentielle au Soudan et en Haute-Volta (les ethnies Bambaras et Mossis étant les plus appréciées) et, pour une part mineure, au Sénégal proprement dit.

« Carte des races de l'Afrique Occidentale Française fournissant des tirailleurs sénégalais » publiée dans « La Dépêche coloniale illustrée ». Février 1917. In Cécile VAN DEN AVENNE « Bambara et français -tirailleur ». Documents pour l'histoire du français langue étrangère et seconde. 2005.



Eu égard au maillage assez inégal de l'administration française en A.O.F et A.E.F., le concours des notables indigènes, les chefs de canton, s'avérait indispensable pour procéder au recrutement des tirailleurs sénégalais. La conscription était perçue dans ces colonies d'Afrique sub-saharienne soit comme une chance de promotion sociale au contact des Blancs (le prestige de l'uniforme incarnant les « grandeurs » plutôt que les « misères » de la vie militaire), soit comme un exutoire aux mains des chefs traditionnels pour envoyer des individualités turbulentes ou contestataires de leur ethnie vers des horizons lointains. Les tirailleurs sénégalais sont, dès lors, considérés comme les soldats coloniaux par excellence rejetant un peu dans l'ombre les tirailleurs nord-africains ou les soldats indochinois, la conscription de masse les hissant au rang de troupes à part entière et non plus d'éléments supplémentifs.

De surcroît, dans les années 1930, devant la menace allemande, le recrutement monte en puissance et devient massif. Le « Plan E » de 1937 sur la mobilisation des troupes de l'empire colonial prévoyait la fourniture de 178 000 soldats par l'A.O.F. et 15 000 par l'A.E.F. pour un total de 300 000, toutes colonies confondues.

Signe de cette confiance dans l'empire et deux décennies après la victoire française, le 14 juillet 1939, les tirailleurs sénégalais du 14<sup>ème</sup> R.T.S. (Régiment de tirailleurs sénégalais) défilent à Paris à l'occasion de la fête nationale. La France, puissance impériale manifestait sa fierté de posséder des troupes coloniales, reflets de son rayonnement mondial et gages de ressources humaines et matérielles que l'on pensait inépuisables, conviction davantage ancrée dans le mythe que dans une réalité éprouvée.

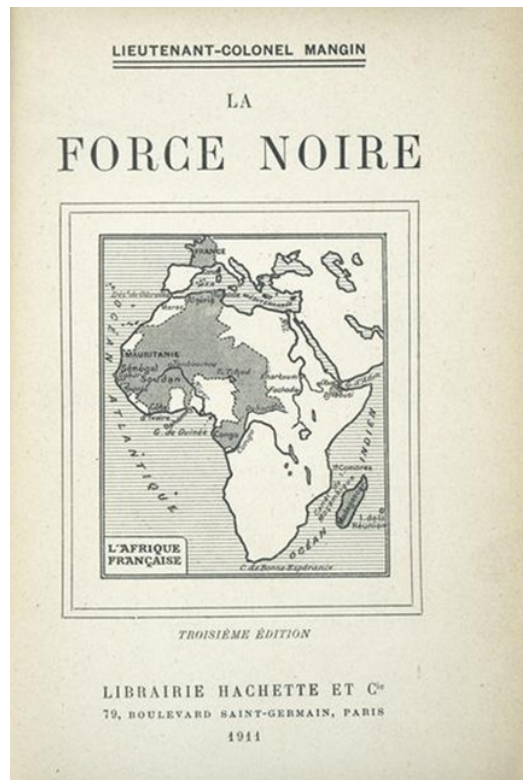
Une façade donc, car l'attachement à cet « Empire de 110 millions d'habitants » relevait davantage de la propagande officielle que d'une adhésion sincère des Français ; interrogés en février 1939, 44% des Français préféraient « céder nos possessions coloniales » plutôt que d'avoir à se battre pour leur défense, seuls 40% étant décidés à la lutte. (1)

(1) Cité par Robert-Charles AGERON in *Histoire de la France coloniale*, tome 2, 1914-1990 page 311.



Défilé des tirailleurs sénégalais le 14 juillet 1939 sur les Champs-Élysées ;  
 30 000 soldats coloniaux défilèrent ce jour-là, démonstration de force qui fit dire à Joseph Kessel : « Il n'y aura pas de guerre, je vous garantis qu'une matinée comme celle-ci fera réfléchir M. Hitler. » (Source : E.C.P.A.D.)

Page de titre du livre  
 du lieutenant-colonel MANGIN  
 « La Force noire », Paris, 1911



En tout état de cause, comme en 1914, la France fait appel à son empire colonial. Même si les chiffres du « plan E » péchaient quelque peu par leur optimisme, même si un nombre significatif de conscrits ont déserté vers les colonies voisines françaises ou étrangères et même si la guerre européenne apparaissait aux populations africaines comme une « guerre de Blancs » qui ne les concernait pas, la mobilisation de l'A.O.F. et de l'A.E.F. fut un succès .

A titre indicatif, en 1939, la mobilisation de la France porte le total des hommes, métropole et colonies comprises, à 5 millions mais la moitié des effectifs seulement sont des troupes combattantes soit environ 2 700 000 hommes dont 4 D.I.C. (Divisions d'Infanterie Coloniale) ; les effectifs réellement disponibles ne dépassent pas 1 500 000 hommes alors que l'armée allemande, avant même la mobilisation, compte déjà 1 300 000 hommes. Sur un total de 179 000 tirailleurs sénégalais disponibles au 1er avril 1940, entre 40 et 60 000 seront engagés dans les combats en métropole soit entre 2,5% et 4 % des effectifs de l'armée française.

En 1939, 6 R.T.S stationnaient sur le territoire métropolitain dont le 12<sup>ème</sup> R.T.S (combats d'Harréville-les-Chanteurs) à La Rochelle et Saintes et le 14<sup>ème</sup> R.T.S. (combats de Bourmont) à Mont-de-Marsan et Tarbes. Ces dernières unités appartiennent à la 1<sup>ère</sup> D.I.C. (Division d'Infanterie Coloniale) qui forme avec les 2<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> D.I.C. les trois unités de base auxquelles s'ajouteront trois nouvelles D.I.C., les 5<sup>ème</sup>, 6<sup>ème</sup> et 7<sup>ème</sup>, nées pendant la Drôle de guerre, une 8<sup>ème</sup> et 9<sup>ème</sup> étant en cours d'instruction au printemps. Les Sénégalais ne sont pas mélangés aux soldats européens et restent dans des unités spécifiques mais les Blancs sont largement présents dans le 3<sup>ème</sup> R.I.C. L'encadrement des R.T.S., officiers et sous-officiers, est en majorité métropolitain ; des officiers et sous-officiers noirs sont néanmoins présents et permettent la transmission des ordres en langue indigène (en bambara ou dans un idiome spécifique, le « français-tirailleur ») aux soldats. Certains tirailleurs et cadres indigènes étaient, du reste, originaires de « Quatre communes du Sénégal (Saint-Louis, Dakar, Gorée et Rufisque) et détenaient ainsi la nationalité française de plein droit.

Tirailleurs sénégalais à l'entraînement,  
automne 1939 (Source : E.C.P.A.)



Mannequin portant la tenue de campagne du tirailleur sénégalais : à quelques détails près, le soldat de 1939 est habillé comme le poilu de 1918, les tirailleurs étant équipés, dès le début des hostilités, de l'uniforme kaki, couleur originelle de l'armée d'Afrique. Ils portent la traditionnelle chéchia rouge remise dans le barda lors des combats pour être remplacée par le casque Adrian. Le coupe-coupe ou sabre d'abattis dans son fourreau de cuir complète l'uniforme ; souvent objet de fantasme pour l'armée allemande, sa possession justifia un certain nombre d'exécutions sommaires.



Affiche de recrutement dans les troupes coloniales (1940)  
(Musées de la ville de Paris)